

Les soldats commençaient à tirer sur l'avion et les balles siffièrent aux oreilles des Pieds-Nickelés.

MICROBES EN SÉRIE







Un matin, en se réveillant, Dumolard se sentit mal à l'aise. « Ça ne va pas, se dit-il, et comme disait le cornichon qu'on avait mis dans le pot de confitures, je ne me sens pas dans mon assiette, je dois être inondé de microbes... » De là à aller consulter son médecin, il n'y avait qu'un pas, accompagné toutefois de plusieurs autres, que Dumolard

néanmoins franchit avec rapidité. « Je tiens à être fixé sur men état, » déciara-t-il. C'était son dreit. « Faites donc l'honneur à ce fauteuil de vous asseoir dessus, dit à Dumolard le médecin; debeut, assis ou couché, le prix de la consultation est le même... » Dumolard lui ayant confié ses craintes, le médecin lui fit tirer la langue...







« Les microbes, c'est mon rayon, dit-il, et justement, vous en avez plein la langue autant dire... Jamais je n'ai vu une langue aussi chargée... elle l'est à bloc, et c'est à se démander comment elle n'a pas éclaté. » Entre autres microbes, le médecin découvrit sur la langue de Dumolard, calui de l'apéritif et des boissons spiritueuses... ensuite, il l'auscuita. « Ça siffle là dedans, fit-il, à croire que toutes

les fenêtres sont ouvertes...il y a sûrement le microbe de la manille, je veux dire de « la toux »... » Lui ayant examiné le nez, le docteur y remarqua le microbe de la morve. « Ça, déclara-t-il, c'est le plus grave, car c'est le plus contagieux... ne sortez jamais sans une douzaine de mouchoirs dans vos poches, » conseilla-t-il ensuite...





Cette révélation occasionna à Dumolard une syncope...
Il s'écroula dans le fauteuit et ferma ses beaux yeux. « Il n'y a pas à s'y tromper, rectifia le médecin, il a le microbe de la maladie du sommeil dans le cerveau... il aura pris la place du hanneton habituel... Mais ça ne fait rien, continua-

t-il après qu'il eut été chercher l' « antimicrobe-anéantisseur-général » dont il se servit avec persistance, après un pareil traitement tous les microbes qu'il a seront noyés...» Le traitement fit son effet, et Dumolard, débarrassé, revint à lui et se trouva tout de suite les idées claires...





« C'est merveilleux, dit-il au médecin, et je vous dois une grande reconnaissance... — Vous me devez aussi cent francs pour la consultation, interrompit le praticien, qui ne perdait jamais le nord. — Cent francs, reprit Dumolard, qui l'a ait également retrouvé... Cent francs! Eh bien, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, ajouta-t-il en s'habillant preste-

ment tout en gagnant la porte, eh bien ce sera pour la prochaine fois... pour quand j'viendrai me faire enlever le microbe de l'avarice... parce qu'en ce moment, ce microbelà, j'y tiens comme à la prunelle de mes yeux...» Ceci déclaré loyalement, Dumolard s'éloigna.

LUCESTA CESTA CEST

COLLECTION D'AVENTURES

La plus intéressante, la plus variée, la moins chère.

Vient de paraître :

LA PRISON AÉRIENNE

Troisième volume de la série initiulée :

LES NAUFRAGEURS DE L'AIR

En vente partout. LE VOLUME : 0 fr. 40

Envoi franco contre la somme de O fr. 55 adressée à l'Administration de l'ÉPATANT 3, rue de Rocroy, Paris (X°).

Aucun envoi contre remboursement.

Demandez partout, dimanche prochain, le numéro 18 de

LE FILM COMPLET

qui publie :

MARCHAND de PLAISIRS

Roman-Ciné complet

Le numéro ; 25 centimes,

Envoi franco contre la somme de O fr. 30 adressée à l'Adminitration du FILM COMPLET, 3, rue de Rocroy, Paris (X°).

Aucun envoi contre remboursement.

LES MAINS PLEINES!



Plus bête que Théodule, ça n'existe pas. Ce jeune cancre est apprenti jardinier. L'autre jour, le père Rutabaga, son patron, lui dit de repiquer des laitues. Théodule s'arma d'une aiguille à tricoter pour effectuer ce travail : « Quel crétin!...



« ... s'écria le père Rutabaga. Tiens l' puisque tu n'es bon à rien au potager, va-t'en sur le champ de foire, où est installé le manège. Tu me rapporteras plein cette pelle de crottin de chevaux de bois. Trotte! » Théodule s'empressa d'obéir.



Il alla placer sa pelle sous la queue d'un des chevaux du manège et attendit patiemment: «Y n'crotte pas souvent, se dit-il. Il est vrai que j'l'ai jamais vu manger. » Au bout d'un moment, ne voyant rien venir, il eut une idée lumineuse. Le cheval était...



chon. Une pluie de pièces de un et deux francs en bronze d'aluminuim tomba dans la pelle. Théodule s'était par hasard adressé au cheval qui servait de coffrefort au patron du manège: « Aux innocents les mains pleines! » s'écria le père Rutabaga, en renvoyant immédiatement le jeune idiot remettre le crottin de chevaux de bois où il l'avait pris.

かっているとうなっているとうなっていると

Vous avez intérêt à vous abonner à

L'ÉPATANT

parce que l'abonnement vous reviendra moins cher que l'achat au numéro et que sans vous déranger vous recevrez le journal à domicile.



— Ah! le joyeux bal champêtre que celui donné dans cette riante bourgade du Loiret, à l'occasion du mariage de ma jolie cousine Georgette qui avait épousé le fils d'un gros meunier des environs et n'avait pas oublié de m'inviter à sa noce.

Trop perclus de rhumatismes pour pouvoir me mêler aux ébats des danseurs, je m'étais assis à l'écart sur un banc, devant une table où deux verres voisinaient avec une bouteille de vin

d'Anjou.

Le père du marié, solide gaillard haut en couleur, me tenait compagnie, et tout en fumant chacun notre pipe, nous prenions le plus grand plaisir à voir se trémousser cette jeunesse aux accords endiablés d'un orchestre de cinq musiciens juchés sur une estrade; orchestre dirigé par un violoneux qui jouait vraiment en virtuose de son instrument.

Ce violoneux portait sur le visage la profonde cicatrice d'une balafre partant du front pour barrer sa joue droite d'un long sillon rouge.

— Voilà un musicien, dis-je en le désignant au meunier qui porte la trace d'une terrible blessure... Est-ce la marque d'un coup de couteau reçu au cours d'une rixe ou le souvenir d'un coup de sabre dont il fut frappé pendant la guerre?

— Ni l'un ni l'autre, répondit le meunier. Voici la danse finie; les couples altérés vont s'attabler pour boire un coup en se reposant un instant. Je vais faire signe au Balafré — c'est sous ce surnom qu'il est connu — de venir trinquer avec nous, et il va vous raconter, mieux que je ne le ferais moimême, comment ça lui est arrivé.

« Eh! le Balafré, appelait le meunier;

on t'attend pour vider une bouteille...

Dès que le musicien eut pris place
à notre table, le meunier, remplissant

les verres, lui dit :

— Raconte donc à ce Parisien, qui est parent de la mariée, dans quelles circonstances tu t'es si bien fait arranger la figure.

Le violoneux sourit, trinqua, vida son verre d'un trait, puis, sans se faire

— Cette blessure-là, monsieur, date de 1913. A cette époque, je jouais déjà du violon, mais j'étais loin d'être aussi à mon affaire que maintenant...

J'étais marié depuis quinze mois; j'avais un bébé et la femme et moi nous avions bien du mal à gagner chichement notre vie... Poussant une caisse roulante, boutique ambulante remplie de tous les articles que peut vendre un colporteur, on allait de ville en ville, de bourgade en bourgade, cou-

rant les foires et les fêtes patronales. Tandis que ma femme s'occupait de vendre sa camelote, moi je donnais des concerts en plein vent... — A ce moment-là, je possédais une assez belle voix — et je faisais danser les jeunes gens. D'autres fois, quand l'occasion s'en présentait, j'étais le violoneux qui précède le cortège nuptial en jouant ses airs les plus entraîmants...

Pendant la belle saison, ça allait encore... Malheureusement avec l'hiver, le commerce et la musique tombèrent dans le marasme et la maman, par surcroît de malchance, attrapa un mauvais rhume...

Nous nous étions arrêtés, à ce moment-là, dans un très modeste hôtel des faubourgs de Lyon; et comme j'étais en retard pour payer le logeur, je voyais le moment où celui-ci allait nous mettre à la porte.

Un soir que nous n'avions pas seulement de quoi acheter pour notre dîner, je prends ma boîte à violon et je sors en disant à Louise, c'est le prénom de ma femme :

— Attends-moi un instant... J'ai le pressentiment que je ne reviendrai pas les mains vides!

Aussitôt dans la rue je me dirige vers le centre de la ville. Je n'avais pas eu les moyens de me payer un pardessus et l'aigre bise qui soufflait me glaçait jusqu'aux os...

Passant devant une taverne brillamment éclairée, je prends mon courage à deux mains, et, pénétrant dans l'établissement, je demande poliment au gérant la permission de donner une audition aux consommateurs.

Sans me répondre, il me désignait la porte du geste, lorsque plusieurs consommateurs protestent et réclament que je leur fasse de la musique.

Le gérant grimace un sourire à leur adresse et, bien à contre-cœur, m'autorise à jouer.

Je sors mon violon de sa boîte et j'exécute un morceau classique. Il faut croire que je ne m'en tirais pas trop mal, car tout le monde applaudit et m'invite à jouer encore.

J'exécute encore deux ou trois morceaux de mon répertoire, et ne voulant pas abuser de la permission du patron, je fais la quête...

Ah! quelle aubaine! Il ne tombait que des pièces blanches dans mon chapeau!

Après avoir remercié la société, j'allais me retirer, en tirant ma plus belle révérence au patron, quand un individu très brun et très pommadé, portant les moustaches en croc, m'invite à s'asseoir à sa table et me demande après m'avoir fait servir une chope - Etes-vous brave, et voulezvous gagner dix louis ce soir?

Je me demandais où il voulait en venir lorsque, sans attendre ma réponse, il poursuit en me mettant la main sur l'épaule :

— Je suis Banjado, le dompteur, dont la célèbre ménagerie est installée à deux cents mètres d'ici; et pour corser le programme de la représentation de gala que je donne ce soir, je vous donnerai deux cents francs si vous consentez à entrer dans la grande cage centrale pour y jouer un morceau de violon pendant que je ferai exécuter aux fauves leurs exercices habituels.

- Et si vos lions me dévorent?

lui fais-je remarquer.

— Rien à craindre assu

— Rien à craindre assure-t-il. Je serai dans la cage pour les surveiller et mes hommes, armés de tridents, se tiendront près des barreaux, prêts à vous porter secours en cas de danger.

— Dans ce cas, j'accepte, lui dis-je; topez là! Vous pouvez compter sur moi... A huit heures et demie, je viendrai vous retrouver.

D'un pied léger je regagne le garni, après avoir acheté en route de quoi faire un bon repas, puis en passant devant le logeur, étonné de me voir si joyeux, je lui promets qu'il sera payé sans faute le lendemain.

Ma chère Lucie se réjouissait avec moi de la bonne aubaine que le hasard m'avait fait trouver. Tenant à ce qu'elle ignore ce qui était convenu entre moi et le dompteur, je lui annonce, le repas terminé:

— Le gérant de la brasserie m'a demandé de revenir jouer après diner. C'est une veine dont il faut profiter... Couche-toi en m'attendant... Je ne rentrerai pas tard.

Sur ce je la quitte, et ma boîte à la main, je file au pas accéléré à la ménagerie Banjado où j'arrive alors que le dompteur, dans le costume classique de l'emploi : culotte collante, bottes molles et dolman à brandebourgs, annonçait à la foule stationnant devant son établissement qu'il donnerait aux spectateurs la sensationnelle attraction d'un artiste jouant du violon dans la cage aux lions pendant que les fauves, en compagnie de léopards et de panthères, se livreraient sous la menace de sa cravache, à des exercices tout à fait inédits.

Bientôt toute la ménagerie regorgea

de spectateurs. Banjado m'avait fait revêtir un habit

noir qui m'allait tant bien que mal.
Au moment convenu, le dompteur
me fit entrer avec lui dans la grande
cage centrale renfermant cinq lions,
deux lionnes, un couple de léopards et
une panthère.

J'avais bu un bon coup pour me donner du cœur, mais lorsque j'entendis les fauves rugir et miauler de colère, j'eus toutes les peines au monde à n'aîtriser ma peur.

Sur un signe du dompteur, j'avais pris mon violon et je jouais une valse très en vogue à ce moment.

Tandis que je promenais mon archet sur les cordes, lions, lionnes, léopards, cinglés de coups de cravache par Benjado, sautaient, se couchaient, tournaient en rond et exécutaient leurs exercices de très mauvaise grâce.

Les deux cents francs que j'avais touchés d'avance me donnaient du courage. Oubliant le danger que je courais, je voulais que le dompteur en eût pour son argent. J'étais stimulé aussi par les acclamations du public qui ne me ménageait pas ses applaudissaments

Soudain la panthère, énervée par le bruit ou peu sensible aux sons du violon, quitta d'un bond rapide les barreaux de la cage où elle se tenait accrochée, et, sans me laisser le temps de me garer, sauta sur moi, balafrant ma figure d'un coup de griffe.

Banjado s'était précipité sur le félin qu'il empoignait par la nuque et envoyait rouler à

trois pas de là.

A la vue du sangdont j'étais couvert, lions, lionnes et léopards s'avançaient menaçants vers moi et je croyais bien ma dernière heure venue, lorsque le dompteur, faisant face aux fauves, m'entraîna vivement à reculons vers la porte, pendant que ses employés, avec leurs tridents, tenaient les bêtes féroces en fil respect...

Suivi par les cris d'effroi des spectateurs, je fus conduit chez le pharmacien le plus proche pour y être pansé.

Ma blessure paraissait effrayante, mais n'était pas grave, heureusement. Banjado, qui m'avait fait assurer avant la représentation, me donna encore deux cents francs à titre d'indemnité.

Rentré à l'hôtel, j'inventai un accident quelconque pour de toile. Ce ne fut que plus tard que je lui appris la vérité.

Le lendemain, j'avais dans les journaux les honneurs du fait divers et les grands cafés lyonnais me réclamaient...

Ce fut le commencement de ma chance; depuis elle ne s'est pas démentie. Je suis revenu sain et sauf de la guerre après avoir tiré plus de quatre ans au front. Ma femme a entrepris un petit commerce de mercerie qui adjoint quatre autres musiciens. Je gagne largement ma vie et je fais des économies pour donner un bon métier à mes trois enfants... A votre bonne santé, messieurs!

Et le musicien, après avoir trinqué, vida un second verre, cependant qu'un jeune et joyeux luron lui criait :

- Eh! le Balafré! Tu n'as pas l'air de te douter que nous attendons après toi pour commencer le quadrille!..

TO VALLE.

Dans les HISTOIRES EN IMAGES Vient de paraître : Histoire complète en un seul numéro. EN VENTE PARTOUT LE NUMÉRO : 10 centimes

L'INFERNALE MARQUISE. - XXXVIII.

RESUME DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — La marquise Braccini, sachant que Louis XI a remis un testament à Robert d'Orvilly, afin de le porter à Paris, fait attaquer Robert et son ami Richard, pendant leur route. Mais ces derniers se défendent. Robert et Richard sont bientôt à Vendôme où ils se ravitaillent. Richard solde leur addition à l'hôtelier quand ce dernier traite le vieil Ecossais de coquin. Richard va s'élancer sur l'aubergiste, mais, à un signal, les ennemis surgissent. Mac Clélan en tue deux, en blesse plusieurs autres, pendant que Robert parvient à s'enfuir, mais l'hôtelier lui lançant une grande couverture sur lui, paralyse ses mouvements. De Biennes fait ligoter Richard et le fouille. Voyant que l'Ecossais n'a pas le testament du roi, il repart avec sa troupe. Mac Clélan, ligoté, est conduit chez le gouverneur de Vendôme, mais celui-ci est un ami de l'Ecossais. Il lui fait rendre la liberté et condamne l'hôtelier à lui verser deux cents écus, puis l'Ecossais part sur les traces de Robert. Ce dernier qui a fait diligence, arrive à Paris chez le président de Fresnay et lui remet le précieuxparchemin.



« En sortant d'ici, je me rendrai chez M. de la Trémouille pour qui j'ai un mot de recommandation. Ensuite, sans plus attendre, je reprendrai le chemin de la Touraine, car j'ai hâte d'avoir des nouvelles de mon pauvre Mac-Clélan.» Le premier président ne comprenait que trop les inquiétudes de son visiteur, aussi ne chercha-t-il point à le retenir. Il le reconduisit jusqu'au seuil de sa demeure et, après lui avoir indiqué le gîte de M. de La Trémouille, il lui sou-A haita bon voyage; après quoi, messire Jacques de Fresnay regagna son cabinet. Là, il prit le testament du roi au fond du tiroir où il l'avait déposé et gagna sa chambre à coucher toute voisine. C'était une pièce immense aux murs tendus expliquer à ma femme terrifiée de cuir de Cordoue; le vieux magistrat a de cuir de condoue; le vieux magistrat a de cuir de cordoue; le vieux magistrat a de cuir de condoue; le vieux magistrat a de cuir de cuir de condoue; le vieux magistrat a de cuir de

levant la tenture, il mit la muraille à nu. Alors, appuyant simultanément sur plusieurs aspérités de la pierre, il fit jouer un ressort qui découvrit une cachette contenant un coffret d'acier. Jacques de Fresnay l'ouvrit à l'aide d'une clé minuscule qu'il portait à son cou suspendue par une chaîne d'or. C'est là qu'il enfermait ses bijoux les plus précieux, ses papiers les plus secrets. Le testament de Louis XI y fut placé. A présent, il était tranquille, nul ne connaissant cette cachette, personne ne pourrait lui dérober le précieux parchemin que son maître lui avait confié. A ce moment, on frappa à la porte de la chambre : c'était Colinette, la vieille domestique de messire de Fresnay qui venait l'avertir que son souper était servi.



marche très bien. On me hâtant d'aller ouvrir. M. de La Trémouille habitait un co- sage à un jeune homme d'une vingtaine d'années, vêtu avec réclame partout et je me suis of quet petit hôtel situé non loin du palais des Tournelles: il était absent lorsque Robert se présenta chez lui, et, en dépit de son impatience, force fut au jeune homme d'attendre son retour. On l'avait fait entrer dans une grande salle ornée de trophées d'armes et de chasse; tout en l'arpentant d'un bout à l'autre. Robert ne pouvait s'empêcher d'admirer les épées aux poignées finement ciselées, les armures richement damasquinées garnissant les murs. Vraiment, pour un connaisseur, il y avait là de réels trésors. C'est ce que le baron d'Orvilly se disait pour la vingtième fois peut-être

« C'est bien, Colinette, j'y vais, » répliqua-t-il en se lorsque soudain une porte s'ouvrit derrière lui, livrant pasune suprême élégance. C'était le sire de La Trémouille. Robert, qui examinait attentivement une dague espagnole qu'il venait de décrocher d'une panoplie, resta quelque peu déconfit en se voyant ainsi surpris; mais M. de La Trémouille n'était pas homme à se formaliser pour si peu et un franc sourire illumina son visage sympathique tandis qu'il s'écriait : « Palsembleu, messire, ne rougissez point ainsi qu'une jeune damoiselle. Je comprends qu'on ait le goût des belles armes et ne saurais vous reprocher votre curiosité. - Monseigneur est trop bon, » balbutia le baron.



« Que non pas. Au reste, votre figure me plaît et si je puis faire quelque chose pour vous... - Monseigneur, vous pouvez beaucoup, en effet, » interrompit le baron qui, tirant de sa poche la lettre de recommandation de Tristan l'Ermite, la tendit à son interlocuteur. Ce dernier frappa dans ses mains et aussitôt un serviteur accourut, portant un flambeau la tendit à son interlocuteur. Ce dernier frappa dans ses chargé de bougies, car il faisait presque nuit. De La Tréainsi que beaucoup de grands seigneurs de cette époque, il ne savait point lire. Le secrétaire, jeune clerc à la mine astucieuse et intelligente, accourut immédiatement, muni de son écritoire et, séance tenante, il donna connaissance à son maître de la missive. « Par tous les diables, baron, à son maître de la missive. « Par tous les diables, baron, vous arrivez à propos, déclara de La Trémouille; il me reste

encors uns compagnie qui n'a point de capitaine. Nous mettrons votre nom sur le brevet et je suis sûr que, Dieu cidant, elle n'en sera pas moins bien commandée. Mainenant, allons souper, je meurs littéralement de faim. » L'invitation était trop gracieusement faite pour que Robert oût songer à la décliner. Au reste, lui aussi souffrait de la faim, n'ayant rien pris depuis le matin, à l'auberge de Vendôme. Il suivit donc son hôte dans une immense salle à manger où la table était dressée. Là, de nombreux seigneurs magnifiquement vêtus faisant partie de la maison de M. de la Trémouille, attendaient; sur une estrade, des musiciens avaient pris place afin de charmer l'oreille des convives. De la Trémouille fit placer Robert à sa droite et le festin commença. (A suivre.)



Le capitaine Kermeur, dit Kermeur-Vent-Debout, a eté condamné au bagne par la justice anglaise comme assassin d'un certain Louis Després qui était venu lui demander asile à bord

de son navire à Plymouth et lui avait confié une enveloppe cachetée, qui a disparu. Kermeur s'évade du bagne, décidé à tout pour retrouver les véritables coupables. Au Havre, où il se rend, il est attaqué et enlevé par un anarchiste nommé John Slaney qui le somme, sous la menace des pires tortures, de lui révéler où est l'enveloppe que lui confia Després dont lui, Slaney, est l'assassin. Kermeur va être mis à mort, lorsque des policiers surgissent... Slaney fait sauter son repaire. Kermeur est retiré évanous des décombres. On le garde à vue à l'hôpital, car on le croit complice des anarchistes. Le remisier Pierre Frottet le fait évader, le conduit à bord de son yacht Simoun et lui révèle que lui, Frottet, Louis Després et Slaney sont trois cousins. Leur oncle commun, le professeur Patrice Gimbel, leur a légué à chacun une enveloppe contenant des formules découvertes par lui et permettant de rendre l'air irrespirable. Ces formules, pour être efficaces, doivent se compléter l'une par l'autre. Slaney, assure Frottet, voudrait vendre la découverte à l'Allemagne. C'est pour cela qu'il a tué Louis Després. Frottet, lui, veut faire cadeau à la France, son pays, des terribles formules, et demande à Kermeur de l'aider en lui remettant l'enveloppe que lui remit Després. Mais Kermeur ne l'a pas. Frottet n'insiste pas et annonce à Kermeur qu'il est sur la piste de Slaney. Après quoi, il quitte Kermeur qui reste seul à bord du Simoun et se dispose à se débarrasser de ses hardes qui l'ont aidé à s'évader. Mais, dans la petite cabine où il se trouve, il entend quelqu'un l'appeler par son nom.

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME AU NEZ CASSÉ

XV

Kermeur-Vent-Debout n'était pas facilement accessible à la surprise. Il en avait vu, comme l'on dit, « de toutes les couleurs ». Et depuis la fatale nuit où l'infortuné Louis Després était venu lui demander asile à bord de l'Espérance, il s'attendait sans cesse à tout. A n'importe quoi! Il aurait vu un homme marcher sur la tête qu'il ne s'en serait pas étonné.

En s'entendant ainsi, à bord de ce yacht inconnu, appeler par son nom, alors qu'il avait toutes les raisons du monde pour se croire seul et surtout pour croire sa personnalité véritable ignorée, il se retourna simplement et demanda de sa voix de commandement :

— Qui est là? Fais-toi voir, ou gare dessous!

- Vous en faites pas, cap'taine! C'est moi Léon, l'ancien

mousse de l'Espérance.

- Tonnerre! exclama Kermeur qui, ahuri, vit le matelas garnissant la couchette se soulever et un jeune garçon de quinze ans, au visage éveillé, aux yeux noirs brillants comme des billes d'acier, apparaître.

- Que f...ais-tu ici, le Castor? demanda aussitôt Kermeur

en considérant le mousse.

Celui-ci passa sa main maigre dans la tignasse rouge et ébouriffée qui lui recouvrait le crâne, et répondit :

- Dame, capitaine, on ne fait pas toujours ce qu'on veut, s'pas? Depuis que vous avez quitté l'Espérance, j'ai été remplacé par un sale protégé... le neveu de la concierge de l'armateur, un bon à rien, quoi!...

« Alors, me v'là à terre! J'ai cherché de l'embarquement, et j'ai trouvé une place de mousse à bord des Trois-Frères de Nantes, qui faisait les voyages du Sénégal... Mais voilà-t-y pas qu'on voulait me faire servir les officiers et nettoyer les casseroles, à la cuisine! Moi, un larbin et un garbouillot! C'est pas des choses à faire et c'est pas Léon Dutruc, Parigot de Paris, qui fera jamais ce métier-là!

« Alors, j'ai débarqué, et, depuis bientôt un mois, me v'là au Havre... Je cherche bien du travail, mais, avec ces sales

protégés, pas moyen de rien trouver l

Kermeur avait écouté parler le mousse sans

l'interrompre. Il le considéra.

Léon Dutruc ne payait pas de mine. Ses jambes maigres flottaient dans un pantalon de toile bleue, auquel un fond de même étoffe, mais plus foncée, avait été ajouté, et dont les genoux étaient percés. Une vareuse, en toile également, et qui s'en allait en charpie, complétait, avec un tricot de coton à raies bleues et blanches, tout son accoutrement. Il avait

les pieds chaussés de souliers qui bâillaient, et tenait à la main

un bonnet de laine troué.

- Je vois ça! fit Kermeur. Mais ça ne m'explique pas ce

que tu fais à bord de ce yacht?

- Ce que je fais, cap'taine? Dame! J'ai été renvoyé de mon hôtesse; vous comprenez, je ne pouvais plus payer! Alors l'a bien fallu que je cherche à me mettre à l'abri. D'abord, j'ai passé mes nuits à bord d'un remorqueur, contre la chaudière. Mais j'étais gelé d'un côté et je cuisais de l'autre... Fallait que je me retourne toutes les cinq minutes, et puis, à trois heures du matin, j'étais obligé de décaniller... sans ça je recevais des coups de bottes où vous savez, pour me faire appareiller plus vite!

« Alors, j'ai dû chercher un autre hôtel... J'ai trouvé ce yacht. Quelque chose de pépère et de tranquille. Personne à

bord... Un bateau abandonné, quoi!

« Le premier soir, j'ai couché sur le pont, dans un vieux prélart. Puis, comme je n'étais pas dérangé, j'ai cherché mieux! Et finalement, je me suis installé dans cette cabine... Vous voyez? Je couche chaque nuit entre les deux paillasses de cette couchette... Tranquille comme Baptiste, quoi!

« Depuis trois jours, il vient bien des gens à bord, mais c'est la nuit, et ils ne m'ont pas repéré encore! Ils s'enferment dans le salon...j'ai idée que c'est pour fumer l'opium, mais c'est pas

des choses qui m'regardent, pas vrai, cap'taine!

« Alors, chaque soir, j'ai continué à m'amener... en douce... Et personne ne m'a encore vu. Hier, on est venu apporter des paquets dans la cabine... Je venais juste d'arriver. J'ai entendu parler de vous! Oui! On parlait de vous faire évader... quelque chose dans ce goût-la. J'ai pas pu bien entendre! Vous comprenez, je ne bougeais pas!...

« Les embarquements sont rares, en ce moment, et je craignais de perdre mon abri... Et puis, tout à l'heure, j'ai entendu du bruit sur le pont... Et puis des pas... J'ai regardé... et je vous ai reconnu, malgré votre barbe et votre camouflage. Je me suis dit : « Tiens, v'là le grand mât qui s'est fait la paire, et

il a rudement bien fait!

« Parce que vous savez, moi, cap'taine, j'ai jamais cru que vous étiez coupable! D'abord, j'ai mes raisons pour ça!

- Tu as des raisons? Quelles raisons? demanda Kermeur.

stupéfait de cette phrase.

- Je me doute bien que c'est à cause de l'enveloppe que vous... L'enveloppe, oui... que vous êtes allé cacher dans un livre, dans la timonerie! J'y étais, dans la timonerie... Faut pas m'en vouloir, cap'taine! J'y allais toutes les nuits, parce qu'il faisait froid dans le poste d'équipage et que, dans la timonerie, il y avait la chaleur de la machine à gouverner !... J'avais trouvé un truc pour ouvrir la porte!

« Alors, s'pas, je vous ai vu fourrer l'enveloppe dans le bouquin. Vous étiez à peine sorti, que voilà un bonhomme qui est rentré... Il est allé droit au livre et a pris l'enveloppe. Mais, moi, je me suis levé : « Qu'est-ce que vous faites là, vous?» que

je lui ai demandé.

« L'homme s'est retourné et m'a collé un gnon entre les deux yeux, qui m'a fait voir les étoiles. Mais j'ai tenu le coup et j'ai riposté en lui cognant la tête avec une clé anglaise accrochée au bâti de la machine à gouverner. Il est tombé et a lâché l'enveloppe.

« Je l'ai ramassée et, comme je craignais d'être surpris dans la timonerie, à cause du bruit que nous avions fait, je me suis débiné en douce dans le poste, et j'ai caché l'enveloppe dans mon hamac, en pensant que je la remettrais le lendemain à sa place...

« Mais, une fois dans mon hamac — boum! j'ai tourné de l'œil... Vous savez, le coup que m'avait donné le type? Eh

bien, il faisait son effet!

« Même que je suis resté ensuite plusieurs jours exempt de service, maboul, quoi! Ce n'est qu'une fois en mer que j'ai commencé à me rétablir... même que le capitaine Gerfaut parlait de me laisser à l'hôpital à Philadelphie si ça n'allait pas mieux! Et puis..

— Oui, mais l'enveloppe? interrompit brusquement Ker-

meur, qu'en as-tu fait?

— L'enveloppe? Vous pensez que j'y ai fait attention, capitaine! Je l'ai serrée dans mon sac... sans rien dire à personne... surtout quand j'ai su par les autres que vous aviez été condamné par les Anglais!... Et...

— Tu l'as toujours?

— Comme de juste, cap'taine! Elle est chez la mère François, qui me garde mes affaires!

— La mère François? Où est-ce? - Rue de la Gaffe! C'est l'hôtesse où j'étais descendu quand j'ai débarqué... A la descente des vrais Bretons... - Tu vas aller tout de suite la chercher, cette enveloppe,

et tu me l'apporteras! File, vent arrière!

 J'veux bien, cap'taine... Mais voilà! La mère François, elle a bien voulu me garder mes affaires, mais elle ne me les rendra que si je la paie... J'y dois quelque chose comme dix-huit francs... Et tant que je ne les lui aurai pas donnés, elle ne me laissera rien prendre! Elle ne veut même pas que je me change... et pourtant, vous pouvez voir que mon pantalon s'en va en perce, c'est pas pour blaguer!

- Dix-huit francs! murmura Kermeur - qui n'avait pas

- Oui, dix-huit francs, fit le mousse qui, croyant que l'ancien capitaine de l'Espérance trouvait la somme exagérée, ajouta : « Mais vous savez, cap'taine, je crois bien qu'en lui donnant un acompte... cent sous ou dix francs, par exemple, elle me laisserait prendre l'enveloppe... Et vous savez, vous pouvez être sûr que je vous rembourserai aussitôt que j'aurai retrouvé un embarquement, cap'taine!

Kermeur ne répondit pas. Dix francs... cinq francs... une

misérable somme; mais il ne l'avait pas.

- Nous allons arranger cela! dit-il. Tout d'abord, tu vas

rester ici, à bord. Demain, j'aurai l'argent qu'il te faut. Tu pourras ainsi aller prendre l'enveloppe. Tu n'en as parlé à personne, au moins?

 A personne, cap'taine! Il n'y a que moi... et le type qui m'a à moitié assommé dans la timonerie de l'Espérance, qui connaît l'existence de l'enveloppe... et puis vous, comme de juste!

- Très bien. Je te revaudrai cela. J'aime les gars débrouillards. Tiens, tu vas m'aider à me raser! Fouille un peu dans les cabines; il doit y avoir des fanaux à bougie. Tu m'apporteras une bougie et un verre d'eau. Va!

Léon Dutruc, tout fier, ne se le fit pas dire deux fois. Il sortit aus-

sitôt de la cabine.

Kermeur, rapidement, se dépouilla de ses vêtements d'infirmier et, comme le lui avait conseillé Frottet, en fit un paquet au milieu duquel il plaça, pour faire plus vite, une des barres de fer soutenant le sommier de la couchette. Et le paquet ainsi constitué passa par le hublot au fond du bassin.

Kermeur revêtit ensuite un complet de cheviote bleue, qui lui alla à peu près - le veston fut seulement un peu étroit des épaules.

Léon Dutruc reparut à ce moment avec une grosse bougie et un verre rempli d'eau.

Kermeur, ayant arraché la fausse barbe collée à son menton, entreprit de se raser à sa manière, sans rasoir. Il promena d'une main la flamme de la bougie le long de sa joue, cependant, que de l'autre, il frottait à mesure avec un chiffon imbibé d'eau les places léchées par la flamme.

En quelques instants, son dernier poil de barbe eut disparu. Et ce fut à peine si quelques rougeurs témoignèrent du moyen plutôt rude employé par Kermeur-Vent-Debout.

Le nouveau capitaine du Simoun referma alors sa chemise

- Tu vas aller te coucher dans une des cabines voisines, mousse. Je te réveillerai lorsqu'il le faudra. Je vais, très probablement, prendre le commandement de ce navire... mais pas sous mon vrai nom... Je n'ai pu encore établir mon innocence!

« Donc, je suis le capitaine Guillaume. Souviens-t'en. Mon nom, tu ne le connais plus! Compris?

- Pardi! Si je comprends! Vous en faites pas, cap'taine!

Léon Dutruc n'est pas un ballot!

- Bien. Va donc te coucher... A propos... où manges-tu! - Où que j'mange, cap'taine? Ca dépend! Des fois, je grignote de poignés de blé ou de mais que je ramasse sur les quais... et puis je porte des malles à la gare... ou j'vends des journaux, quand il y a des éditions spéciales! J'me débrouille,

« Mais l'principal, c'est que mon ventre ne fasse pas de plis! Et si vous avez une place de mousse sur le Simoun, cap'taine,

je suis prêt à la prendre : vous m'connaissez! - Nous verrons cela! conclut Kermeur. Que je te prenne

ou non, je ae te laisserai pas dans l'embarras! Bonsoir! - Bonne nuit, cap'taine! fit le mousse, qui, aussitôt, sor-

tit de la cabine dont il referma la porte sur lui. Kermeur donna un tour de clé à la serrure et s'étendit sur la couchette. La pensée que, dans quelques heures, il allait avoir la mystérieuse enveloppe, cause de tous ses malheurs. l'enfiévrait.

Une fois de plus, il s'interrogea au sujet de Pierre Frottet. Malgré tout, le remisier ne lui inspirait pas entièrement confiance. Ce Martin Schwartz, surtout, ne lui disait rien qui vaille. Un Suisse, de Zurich? Hum... Un Allemand, peut-être.

- Allons, je suis fou! murmura Kermeur. Après tout, ce Frottet m'a sauvé la vie... Il a été très franc avec moi, et je vois partout des traîtres et des fourbes! Cela vient de ce qui m'est arrivé!... Rien n'obligeait ce Frottet à me révéler le secret de l'enveloppe et à me faire connaître son importance. Il a eu confiance en moi. J'aurai confiance en lui!

S'étant fait ainsi ce qu'on appelle une raison, Kermeur

ferma les yeux et s'endormit.

Des coups légers frappés contre la porte de la cabine l'éveillèrent. Il se dressa sur son séant. Le jour était proche. Une faible lueur grise filtrait à travers la vitre du hublot de la ca-

- Qui est là? demanda Kermeur, à mi-voix. - Pierre Frottet, cher ami! Ouvrez vite! Kermeur, rassuré, sauta à bas de sa couchette. C'était bien Frottet. Il tenait à la main un paquet plat en

oblong: — La flûte... La flûte en sol!

expliqua-t-il en souriant. " J'ai voulu ne pas vous faire attendre... Je sais ce que c'est que les artistes! Et, en vous quittant, tout à l'heure, je suis allé chez un marchand d'instruments de musique que je connais... Il dormait : je l'ai réveillé! Il m'a cru fou! Pensez, il était deux heures du matin! Enfin, voilà la flûte en question! C'est, paraît-il, d'une bonne marque! Si vous voulez l'essayer?

Tandis que le remisier parlait, Kermeur, d'une main tremblante, avait saisi le paquet, en avait rompu la ficelle et avait ouvert l'écrin qu'il contenait. Et un superbe flûte d'argent était apparue à ses yeux

Une flûte encore plus belle que celle qu'il avait laissée à bord de l'Espérance.

Il la porta à ses lèvres et en tira aussitôt quelques accords plus criards et plus faux les uns que les autres. Pierre Frottet, loin de se boucher les oreilles, s'exclama :

— Merveilleux! Absolument extraordinaire! Vous êtes doué, cher capitaine! Ah! on a bien raison de le dire : « Même quand l'oiseau marche, l'on sent qu'il a des ailes ! »

« Ces simples accords me font comprendre l'artiste que vous êtes! Si vous étiez allé au Conservatoire,

je suis persuadé que vous auriez eu un grand prix! - Oui... je joue assez bien... j'ai un petit talent d'amateur! murmura modestement Kermeur ravi.

Et il tira de son instrument une série de trilles comparables aux grincements de plusieurs serrures rouillées,

- Un artiste! un pur artiste! répéta Pierre Frottet, avec l'accent de la plus grande conviction.

Kermeur fut conquis. Il oublia ses dernières préventions. Il

se serait fait tuer pour le remisier.

- Il est près de six heures du matin, expliqua ce dernier. J'ai voulu venir avant le jour... histoire de n'être pas remarqué. J'ai vu Charles, mon homme! Il est sur la bonne piste et va nous rejoindre tout à l'heure !... Et je suppose que vous vous êtes bien reposé?

- Oui... do la sol do... très bien... do si ré mi... quelle merveilleuse flûte... mi sol mi ré do... la... Et j'ai du nouveau à

vous apprendre, monsieur Frottet!

- Du nouveau? Comment diable avez-vous pu... Oui. Je sais où est l'enveloppe que m'avait confiée Louis

Pierre Frottet eut un petit sourire entendu :

- Vous vos méfilez de moi, hein? remarqua-t-il. Maintenant, vous avez réfléchi, et vous vous êtes décide!

- Ce n'est pas mon tempérament, monsieur Frottet! Non, hier soir, cette nuit, je ne savais pas où était l'enveloppe. Maintenant, je le sais. Et si j'avais eu seulement quelques francs sur moi, je l'aurais en ce moment!

Et Kermeur, en quelques phrases, raconta son entrevue

avec l'ancien mousse de l'Espérance.

- Merveilleux! Extraordinaire! s'écria Frottet. On peut dire que le hasard est un grand maître! Nous allons aller tout de suite la chercher et nous l'examinerons! - Je pense que le plus simple est d'envoyer le Castor... le



Il est tombé et a lâché l'enveloppe.

mousse! - la chercher. Ensuite, nous partirons pour Paris, et, suivant les dernières recommandations de votre cousin, nous la remettrons au professeur Falbret, avec mission de la faire parvenir au ministère de la marine...

- De la marine? Il me semble que le ministre de la guerre... - J'aime mieux la marine! Les marins sont plus intelligent que les soldats, on sait ça! assura Kermeur, avec éner-

- Va pour la marine! Quant à votre idée de consulter le

professeur Falbret, elle me semble inutile et dangereuse, étant donné les circonstances, mais puisque ce fut le dernier vœu de mon cousin, je suis d'avis de l'accomplir.

« Autant que je me le rappelle, le professeur Falbret était assez lié avec notre défunt oncle !... Appelez vite votre mousse ! - Tout de suite!

Moins de cinq minutes plus tard, Léon Dutruc, muni d'une cinquantaine de francs, bondissait sur le quai et filait vers la rue de la Gaffe.

Il en revint un quart d'heure

 Voilà l'affaire! s'écria-t-il en arrivant dans le salon où l'attendaient Kermeur et Pierre Frottet.

Et il tendit à l'ancien capitaine de l'Espérance la fatale enveloppe de toile cirée.

Les cinq cachets rouges qui la scellaient étaient intacts.

- C'est bien elle! dirent ensemble Kermeur et le remisier. (A suivre.)

CAPITAINE MAHAN.



- Quel poseur, ce pédicure! - Un vrai faiseur des pattes.



Je ne digère pas vite. Ce n'est pas étonnant, tu as mangé du potage à la tortue.

ないとうかないとうかないとうかないと

GÈNÉREUX A BON COMPTE



- Bonsoâr, mossié Auguste, volez-vô prendre un bock avec moa?

Mais avec grand plaisir, voilà ouns petite café très bien... vos allez pouvois nous offrir ca ici!!!

EVASION MANQUÉE







César Bricheton était un gaillard affligé d'une incurable boulimie, à faire croire qu'il avait le ver solitaire, et pour la satisfaire sans bourse délier, il s'était spécialisé dans l'escamotage du pain de fantaisie et des croissants appétissants aux devantures des boulangeries. Malgré toute l'habileté qu'il apportait dans l'exécution de ses larcins, il finit par se faire pincer et fut condamné à passer quelques mois dans une maison centrale. « Zut! ça sent le renfermé ici, pen-

sait-il, et je ne me sens aucune aptitude pour tresser les chaussons de lisière... Comme ma santé réclame le grand air et le cinéma, je vais profiter de la première occase pour me faire la fuite! » Par u ne nuit sans lune, il mit son projet à exécution, et, écartant d'une poigne solide les barreaux en aluminium de sa cellule au moyen de ses draps de lit, il se laissa glisser sans bruit jusqu'à terre.







hors d'atteinte quand, au petit jour, il fut estomaqué à la vue d'un gardien qui, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, le browning en main l'invitait d'un air narquois à réintégrer son cachot. Brigheton, s'apercevant alors qu'il avait ramé inutilement toute la nuit sans quitter le rivage, vociféra : « Malédiction ! faut-y que je sois ballot! Dans ma préci-pitation à gagner le large, j'ai tout simplement oublié de détacher l'amarre qui retenait le bateau captif! »

BIEN COUPE HABIT







Dupont-Durand, Achille pour ses intimes, avait réintégré son logis à l'aube en se disant : « J'ai conscience d'avoir dignement enterré la vie de garçon de ce vieux Prosper, mais je ne suis plus capable de me rappeler où j'ai pu mettre mon habit en pareil état. Il est absolument en loques et c'est une vadrouille qui va me revenir cher! » Après quelques heures d'un repos indispensable. Achille se rendit chez son tail-

leur et dit en lui montrant une loque de son habit: « Cher monsieur Molleton, je compte sur vous pour me faire un autre complet absolument pareil! - C'est entendu, monsieur Dupont-Durand, répondit le tailleur, qui, dissimulant son étonnement pensait: « Mon client est un fier original I A moins qu'il n'ait été invité à une soirée costumée pour laquelle il a choisi un accoutrement de loqueteux.»







Il se mit aussitôt à l'œuvre, puis, quand l'habit fut coupé, assemblé et cousu, afin de se conformer aux instructions de son client, il le déchiqueta suivant toutes les règles de l'art. « Je crois l'avoir rendu en tous points semblable à l'ancien, convenait-il, et j'ai la conviction qu'il s'en montrera satisfait. » Son travail terminé, M. Casimir Molleton enveloppa l'habit dans une toilette et partit en effectuer la livraison. « A la bonne heure! jubilait Achille en faisant entrer le tailleur dans son salon, vous êtes de parole ! » Mais à la vue du nouvel habit en loques, il resta médusé de stupeur, et, navré de ne pas s'être mieux expliqué, ce qui avait autorisé le tailleur à lui obéir à la lettre, il ne lui resta plus qu'à payer ce beau travail, ce qu'il fit, d'ailleurs, sans le meindre enthousiasme.



plique, vive la bonne boustifaille qu'on ne peut déguster que dans un pays libre et indépendant. En avant, marche! S'il faut périr, perrons! » Ces paroles enflammées réussirent à enthousiasmer ceux que l'on venait de délivrer, aussi voulurent-ils porter Ribouldingue en triomphe. Mais le brave garçon ne voulut pas se laisser faire et déclara: « Tous pour un et un pour tous! Vous nous témoignerez plus tard votre gratitude, en nous faisant des cadeaux, un petit puits de pétrole par exemple ou bien une mine d'or. Nous saurons nous contenter de peu. Je veux ensuite que vous considériez mes aminches Croquignol et Filochard comme nantis du même pouvoir que moi. Ceci est entendu, pas vrai, mes vieux poteaux? »



tête d'une troupe de cinquante homme résolus. Ribouldingue se démenait et allait

de l'un à l'autre. « Jeunes gens, disait-il, vous avez eu un avant-goût de notre vail-

lance. Vous êtes tous des ennemis de Cabrades. Il faut nous sentir les coudes. Je

parle au figuré bien entendu, car il y en a peut-être parmi vous qui ne sont pas

très propres, puisqu'ils sont emprisonnés depuis des mois. Mes amis et moi, on s'en

fiche de la Révolution mexicaine, toutefois, le hasard nous ayant précipités dans

la mêlée, il serait dégeûtant de notre part de ne pas chercher à débarrasser le Mexique

du tyran qui nous enferma dans ce château. Ralliez-vous autour des chefs que la

Cabrades se laissèrent désarmer avec une bonne volonté qui n'avait d'égale que leur frayeur. Ils venaient même rendre leurs armes d'eux-mêmes et proposaient spontanément de servir les nouveaux chefs qui se présentaient à eux. L'officier qui les commandait et qui pendant la courte bataille avait eu la bonne précaution de se cacher dans une cave, ne tarda pas à arriver quand tout fut fini et dit: « Je rends hommage à votre vaillance, messieurs les généraux, je dépose mon browning à vos pieds et si vous me manifestez la même confiance qu'avait en moi le général Cabrades, je jure de vous servir avec la même loyauté, jusqu'à la mort. Je me nomme Alcazar Fernandez. — Ma vieille branche, répliqua Croquignol, nous



sommes touchés de ton dévouement, les frangins et mézigue, toutefois comme ton dévouement n'est pas sans limites, nous en avons la preuve, tu vas me faire le grand plaisir de nous indiquer de quelle façon nous pourrions nous emparer du général Cabrades. Si tu ne fais pas cela et si nous n'aboutissons pas grâce à toi, tu pourras aller garder les brebis, les vaches et les cochons dans les vastes prairies de ton patelin, cas nous serons obligés de nous passer de tes services. » Alcazar Fernandez conduisit sans plus tarder les trois amis dans une pièce où se trouvait un téléphone, et, leur montrant l'appareildit: « Je vais, si vous y consentez, demander au général de venir d'urgence pour une affaire des plus graves e lviendra, j'en suissûr. »





digestions se fassent bien parce que nous n'avons pas à ménager un homme qui a eu le culot de nous mentir et de nous attirer dans un odieux guet-apens. Qu'on e mette dans une cellule et qu'on le laisse enchaîné. Il ne faut pas qu'il puisse s'évader. » Ceux qui avaient été délivrés par les Pieds-Nickelés demandèrent la permission de se venger sur l'ancien dictateur militaire en lui donnant quelques coups de pied bien placés. Cela fit sourire Croquignol qui acquiesça: « Je ne permets à chacun qu'uno demi-douzaine de coups de pied, fit-il, encore faut-il qu'ils soient donnés à la suit, parce que s'il en était autrement, cela prendrait trop de temps et nous ne devons pas nous amuser à de telles balivernes. »





avait donné un numéro d'ordre se virent enfin autorisés à passer à tour de rôle pour administrer la correction qu'il avait cent fois méritée. « Pressons, pressons, dit Ribouldingue en frappant dans ses mains, si nous n'activons pas, nous serons ici jusqu'à ce soir. » Le général dépossédé se mit à hurler dès qu'il eut reçu les premiers coups : « C'est une indignité de traiter de la sorte un des plus vieux serviteurs de l'indépendance mexicaine. Le pays tout entier se soulèvera en apprenant qu'on a traité de la sorte celui qui a tant fait pour sa prospérité. Je suis un membre d'une des plus anciennes familles, ma noblesse est outragée par de tels procédés. Jamais je n'ai ainsi traité un ennemi à terre. — Parbleu, riposta Filochard, tu le



faisais tuer, bandit! Si tu préfères une telle punition, libre à toi, nous te donnsrens satisfaction. » Cabrades dut avouer humblement qu'il préférait les coups de
pied au derrière. Le châtiment demanda assez longtemps. Quand on ramena
Cabrades dans sa cellule, il fallut le porter. Ribouldingue se paya gentiment sa
tête: « Te trouble pas pour si peu, lui dit-il, les verres de montre ça se répare
mieux qu'une cervelle brisée par une balle de revolver. Tu méditeras sur ta méchanceté dans ta prison et si tu as le malheur de rouscailler, nous saurons bien te
rendre inoffensif, espèce de chimpanzé! » Cabrades avait trouvé son maître et
se garda de protester, il savait bien qu'il avait mérité un traitement pire.

Les P se mirer et n'ava traves. présent mener c mome Filocha tancerai fourré

nêtise, truit. C qu'un b pas chei plus tar tête, tro aussi ne les Pied de a pr

Fort américa tenir ce avec leu nomme qu'avan que vra commer rent de charries

« Si Vous av vous en mètres « rait tard « Il faut leuse. C à l'évid avaient

coups d

un pays libre et les enflammées si voulurent-ils t pas se laisser nerez plus tard ole par exemple eux ensuite que antis du même

et les soldats de



fois comme ton vas me faire le ous emparer du s grâce à toi, tu astes prairies de » Alcazar Ferse trouvait un ez, demander au a, j'en suissûr.»



apens. Qu'on e l'il puisse s'évaèrent la permisielques coups de permets à chails soient donnés e temps et nous

miers à qui l'on



nous te donneait les coups de and on ramena /a gentiment sa re ça se répare teras sur ta mésaurons bien te é son maître et t pire.

NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELES (Suite.)



Les Pieds-Nickelés n'avaient pas l'intention de s'endormir sur de tels succès et se mirent aussitôt en campagne. Ils avaient été acclamés par les troupes de Cabrades et n'avaient eu aucun mal à acquérir la réputation d'être des chefs aussi bons que t-aves. Montés sur de fougueux coursiers, ils parcoururent les villages qui, jusqu'à présent, reconnaissaient l'autorité du dictateur. « Il me semble que j'étais fait pour mener cette vie-là, affirmait Croquignol en dressant la têto; pourtant, il y a des mome s où je regrette le Sébasto et le Barbès. -- Ferme ta boîte, lui ripostait Filochard, ce n'est pas sur le Sébasto qu'on te porterait en triomphe et qu'on te lancerait des fleurs. Si nous étions restés en France, nous aurions fini par être fourrémen tôle et alors adieu les belles balades! T'es trop exigeant. Cette conver-

sation avait lieu un jour qu'ils se trouvaient dans un petit bourg où la population entière leur faisait fête. Les habitants ne se lassaient pas de regarder les gens qui avaient su se substituer au fameux dictateur que personne n'aimait. La renommée du général Gonzalès elle-même commençait à diminuer. Les troupes de l'armée contre-révolutionnaire désertaient en masse et venaient grossir les troupes des trois généraux. « J'ai envie, déclara Croquignol ce jour-là, de nous hombarder présidents de la République, ça manque à notre bonheur. Le Mexique est en pleine révolution et en somme que risquons-nous? » Ribouldingue fut le seul à s'opposer à ce projet qu'il trouvait par trop ambitieux.

Mais comme il avait la minorité, force lui fut de s'incliner. « Vous faites une





uêtise, déclara-t-il. Dans ce sacré pays, tout se démolit aussi vite qu'on construit. Comme on ne construit qu'en bois depuis que l'anarchie dure, vous voyez qu'un beau matin nous pouvons nous réveiller les fesses par terre et je ne donne pas cher de notre peau alors. » Mais il fut traité de bafouilleur. Un quart d'heure plus tard, la population apprit que le parti révolutionnaire avait désormais à sa tête, trois généraux-présidents. Le public avait appris à ne plus s'étonner de rien, aussi ne manifesta-t-il aucun étonnement. Un homme cependant travaillait contre les Pieds-Nickelés en sourdine. C'était Alcazar Fernandez, l'ancien commandant de a prison d'où les trois compères s'étaient évadés avec tant d'audace. Il allait

dans les maisons et tenait de violents discours : « Comment, disatt-il, vous allez laisser faire ces étrangers? Vous ne rougissez pas de penser que vous serez dirigés par des gens venus on ne sait d'où et qui ne cherchent qu'à s'enrichir sur votre dos! » Il avait des arguments plus persuasifs et distribuait des faux billets de banque dont il avait eu la sage précaution de se munir avant de quitter le fameux château. « Prenez, disait-il, ce sont les vrais Mexicains qui vous font cadeau de cela. Le pays n'a jamais pu supporter la présence au pouvoir d'usurpateurs. Il est nécessaire de se compter pour renverser le plus tôt possible es nouveaux tyrans. » On l'écoutait avec la plus grande attention.





CE SONT DES CELERATS

Fort heureusement pour les Pieds-Nickeles, se trouvait dans le pays un aviateur américain qui était venu pour faire une exhibition. Il entendit Alcazar Fernandez tenir ces propos et s'empressa d'aller trouver les Pieds-Nickelés. Ceux-ci le reçurent avec leur affabilité habituelle. « Messieurs les présidents, déclara l'aviateur, je me nomme Gordon et vous pouvez avoir toute confiance en moi. Je vous affirme qu'avant une heure vous allez être victimes d'un soulèvement de la population et que vraisemblablement vous vous trouverez dans une piètre posture. » Les amis commencerent par douter, mais Gordon leur proposa une expérience. Ils accepterent de se déguiser et suivirent celui qui était venu à eux pour les secourir. « Tu charries, mon pote, dit Croquignel à l'aviateur, tu as agi dans un excellent esprit et je t'en serai toujours reconnaissant. Pourtant, tu n'y connais rien, je suis sur qu'en est très populaire et que tout le monde nous adore. Gordon se réservait de prouver ses dires et conduisit les trois présidents au beau milieu de la foule. Celle-ci était au comble de l'énervement. La propagande d'Alcazar Fernandez avait produit son effet. « Il faut que les tyrans meurent, disait un homme du peuple, ils ont trop regagné sur nous. - Qu'est-ce qu'ils t'ont fait? ne put se retenir de questionner Croquignol, je croyais que c'étaient de baths zigues? — Ce sont des scélérats, répondit le bonhomme en roulant des yeux féroces, et je serai le premier à leur tirer dessus. » Ils furent atterrés de cette réponse.



« Si vous voulez m'en croire, dit Gordon, nous n'attendrons pas davantage. Vous avez de l'argent, je suppose; dans ces conditions, estimez-vous heureux de vous en tirer à si hon compte. Venez avec moi. Je vous sauverai. Mon avion est à cent mètres d'ici. Vous monterez dedans et dès que la Révolution éclatera, ce qui ne saurait tarder, nous nous débinerons en vitesse. » Ribouldingue s'empressa de s'écrier « Il faut accepter, j'ai eu déjà l'impression que notre situation n'était pas merveilleuse. Caltons, s'il n'est pas trop tard. » Croquignol et Filochard durent se rendre à l'évidence. On n'entendait que de sourde murmures et des bandes de soldats avaient envahi la demeure où l'on croyait trouver les généraux-présidents. Des coups de fusil retentissaient. « Ça va ma!! se lamentait Filochard, je n'aurais



jamais cru qu'une chose semblable pourrait arriver. Il n'y a plus à hésiter, fuyons ce pays inhospitalier et gagnons les hauteurs célestes après avoir gravi celles du pouvoir. » Ils se rendirent dans un champ tout proche et montérent vivement dans l'appareil qu'on mettait à leur disposition . Ils eurent à peine le temps de s'élever à quelques mêtres que la foule envahissait le champ en hurlant des menaces. On s'était aperçu de leur départ. « Si jamais on a une panne, observa Ribouldingue, nous sommes frais. Il y aurait gros à parier dans ce cas qu'on nous mettrait en bouillie pour les chats. - N'ayez pas peur, dit l'aviateur, je réponds de tout, dans quelques secondes nous serons foin. » Les soldats commençaient à tirer sure l'avion et des balles sifflèrent aux oreilles des Pieds-Nickeles. (A suivre.)



Au cinquième, dans un petit appartement aux Batignolles. Il est onze heures. Journée ensoleillée de fuillet, le dimanche. M^{me} Sagouin, en fupon et camisole, le front nimbé de bigoudis, s'emploie à réveiller son mari, cependant qu'Ugène, sept ans, et sa sœur Titine, neuf ans, sont occupés à cirer respectivement leurs chaussures.

Mme Mélanie Sagouin. — Voyons, Séraphin, tu n'es pas raisonnable! Lève-toi. Il est onze heures à la pendule, et elle retarde... Si nous voulons être à midi précis chez les Vertluisant, tu n'as pas une minute à perdre!

SÉRAPHIN SAGOUIN, il s'étire et risque un œil sur la pendule.

— Ouah! ouah! déjà onze heures! C'est dégoûtant! J'ai encore sommeil... Et ma tête... aïe... oh l'là là, ma pauvre tête!



Peux pas y toucher, tant elle me fait mal... mes cheveux aussi... Vais r'piquer un petit somme... Suis trop malade! Cinq minutes seulement... dis, Mélanie, veuxtu?

MÉLANIE, furieuse. — Pas seulement une seconde, monsieur. Allons, ouste! A bas du lit, et viv'ment! Ça t'apprendra à faire des manilles, le soir, jusqu'à des une heure du matin, avec Brossadent et Latreille, deux galvaudeux vadrouilleurs qui t'entraînent pour que tu les régales... Si c'est pas honteux d'aller dépenser tout son argent au café... toi, un père de famille!

SÉRAPHIN, impatienté. — C est bon, c'est bon! Assez d'bo iment, n'est-ce pas? La moitié d'ça suffit... Donne-moi mes chaussettes et mon pantalon, ça vaudra mieux que de débiter tes bobards à la noix. Non, mais j'vous d'mande un peu... Dirait-on pas qu'c'est un crime de prendre un malheureux p'tit moment d'agrément quand on a turbiné pendant six jours entiers!

TITINE. — M'man, y a Ugène qui veut pas m'laisser prendre de cirage!

Ugène. — Oh! la menteuse! L'écoute pas, maman; c'est elle, au contraire, qui crache sur mes souliers pour les empêcher de reluire. (Allongeant, rageur, un coup de pied à sa sœur.) Tiens, sale cafarde! Ça t'apprendra à rapporter...

TITINE, qui riposte en pincant le bras de son frère. — M'man, Ugène y m'bat... (Elle pleurniche.)

Mme Sagouin, de la pièce voisine. — Mauvais garnements que vous êtes! Attendez voir que je sois débarbouillée, et je vais vous apprendre à vous disputer, moi!

Ugène, rancunier, il montre le poing à sa sœur et menace entre ses dents. — Tu me la paieras, va!

M. Sagouin, appelant. — Mélanie! d'l'eau chaude, et au trot, si tu veux que je me rase.

MÉLANIE. — C'n'est pas la peine l tu t'es rasé avant-hier... Nous sommes déjà en retard; aujourd'hui ça pass'ra comme ça!

SAGOUIN. — Et la belle M^{me} Olympe Vertluisant!... Qu'est-c'qu'elle dira lorsqu'en l'embrassant, je piquerai le satin duveté de ses joues?

MÉLANIE. — Si tu veux me faire un plaisir, Séraphin, évite de me parler de cette mijaurée... Rien que d'y penser, ça me met les nerfs en pelote... Parce que son imbécile d'Arthur a réussi — je ne sais pas comment — à gagner cinquante francs de plus que toi par mois, et que son frère, le propre-àrien, se mêle de vouloir faire de la politique et écrit dans des feuilles de chou, madame fait des embarras!... Tiens, voistu, pour un rien, eux et leur



déjeuner, je les enverrais volontiers au diable!

SÉRAPHIN, qui ne veut pas rater le déjeuner. — Calme-toi, Ninie! Ne nous emportons pas; nous nous en porterons mieux! (Condescendant.) Olympe est vaniteuse comme un paon, ça, je l'avoue... Mais, dans l'fond, tu sais, elle n'est pas méchante, et je suis persuadé qu'elle a beaucoup d'amitié pour toi... Seulement, voilà... elle a ses petits défauts, comme tout l'monde... ainsi, moi, par exemple...

MÉLANIE, riant. — Oh! les tiens, mon vieux, je renonce à les compter; ils sont trop nombreux! (S'adressant au garçonnet.) Es-tu prêt, Ugène? Tu iras me chercher un paquet d'épingles à cheveux chez la mercière.

Ugène. — J'peux pas mettre mes bottines; il manque des tas d'boutons! Et pis, il en manque encore à ma culotte...

MÉLANIE, à la fillette. — Titine! cours-y, ma fille, pendant que je vais lui remettre ses boutons, à ce galopin... Ah! il est bien le digne fils de son père, celui-là... Il lui manque toujours quelque chose... Quel brise-tout, que ce garçon! Quel brise-tout! Jamais, au grand jamais, nous ne serons avenue des Gobelins pour midi!

SÉRAPHIN, arrangeant. — N't'en fais donc pas! Pour une fois on peut bien s'payer un je trouve qu'il me donne des aigreurs...

SÉRAPHIN, moqueur. — On te donne tout ce qu'il faut pour aigrir et tu n'es pas encore contente (Il rit de son feu de mots.)

MELANIE, qui ne l'apprécie



pas, continuant. — Après le dessert, ils nous font déguster une purée de chicorée... Ils ont le culot d'appeler ça « le café à la mauresque »... Vrai, ils n'ont pas peur! C'est comme leur fine champagne qui sent à plein nez l'alcool à brûler. Un déjeuner pareil, je me charge



taxi-auto... Eu attendant, Mélanie, viens donc me donner un coup de main... Je ne peux pas arriver à bout de boutonner ce satané faux col et je me suis déjà cassé deux ongles...

MÉLANIE, scandalisée. — Une auto! Tu n'y penses pas, Séraphin? Leur déjeuner ne vaut certainement pas cette dépense... Tu sais, je le connais par cœur le menu des Vertluisant! Comme hors-d'œuvre : radis creux au beurre rance et minces rondelles d'un saucisson qui n'est pas mangeable... Ensuite, le plat de résistance, bœuf-mode; un plat écono-mique ou je ne m'y connais pas! Après, des p'tits pois ou des haricots verts extraits d'une boîte de conserves. Pour finir, salade, fromage avancé et fruits de la saison, le tout arrosé d'une imitation de faux bourgogne pareil, pour l'aigreur, au court-bouillon des cornichons!

SÉRAPHIN, riant. — Ce que tu es mauvaise langue, Ninie! Je ne prétends pas que le pinard de Vertluisant soit des meilleurs, mais il est buvable et il y a encore plus mauvais que le sien... Faut pas exagérer, Poupoule, et je te certifie que j'en ferais bien volontiers mon ordinaire.

MÉLANIE, narquoise. — Ça prouve que tu n'es guère difficile et que tu préfères la quantité à la qualité... Quant à moi, d'en offrir autant à cinquante sous par tête.

SÉRAPHIN. — Bigre! Tu y mets l'prix!

MÉLANIE. — Et je gagnerais encore dessus... Aussi, je ne te comprends pas de vouloir prendre une auto pour ne pas rater ce festin à la Lucullus! Non, mais où as-tu la tête, mon pauvre ami?

SÉRAPHIN, qui n'a plus qu'à mettre son veston. — Oh! les femmes!... (Il n'ose en dire plus long, par crainte d'en en-



tendre davantage, puis tl annonce d'un air dégagé.) Je descends chercher des cigares; on est des gens ayant du savoirvivre. sacrebleu! et j'estime autre...

MÉLANIE, l'arrêtant par la manche de son veston au moment précis où il va s'esquiver. - Minute, mon ami, te dérange donc pas! Ugène est assez grand pour faire la commission. (Appelant.) Gégène! Viens, mon p'tit. Tiens, voici trente sous; cours acheter un paquet d'cigarettes à ton père.

Ugène, empochant la coupure. - Bien, m'man; en y

MÉLANIE, à son mari. - Des cigares? Tu n'voudrais pas! Est-ce qu'il t'en offre, des cigares, Vertluisant, quand il vient déjeuner à la maison?... Eh bien, alors? Tu crois que des cigarettes ça n'est pas suffisant? Tiens, boutonne-moi mes bottines ... Avec mon corset, ça me gêne pour me baisser... Et puis, tu sais, s'ils ne sont pas contents, ils se contenteront. On n'est pas des

qu'une politesse en vaut une nouveaux riches pour jeter comme ça l'argent par les fenêtres! (S'arrêtant pour prêter l'oreille.) Ecoute un peu! J'crois bien qu'on a sonné; va donc ouvrir ... (A Séraphin qui revient, tenant un pli pneumatique à la main.) Qu'est-ce que c'est? Un p'tit bleu? Donnele voir... J'ai comme un pressentiment...

> (Elle déchire le pointillé du pneumatique et lit :)

> « Chers amis, mille excuses et regrets. Beau-frère malade, courons à son chevet. Ce n'est que partie remise. Amitiés de nous deux à vous deux. Vertluisant. »

> SÉRAPHIN, déconfit. - Zut et regret! Encore un déjeuner qui nous passe sous le nez! Ce n'était vraiment pas la peine de me faire tant dépêcher...

> MÉLANIE, fureur blanche. -Sais-tu c'que ça signifie, ce pneumatique? Eh bien, ca veut

dire tout simplement qu'ils ont trouvé à gobeloter autre part... J'coupe pas dans ces bateaux-là, moi! Ah! les sales mulles! Et c'est pour lire ça que tu as donné cinq sous d'pourboire au petit télégraphiste? Ca n'en valait vraiment pas la peine ... Quant aux Vertluisant, i jamais on me voit remettre les pieds chez eux, il fera encore plus chaud qu'aujourd'hui! Fréquenter ces gens-là! Ah! ça, non, jamais, par exemple. C'est de ta faute aussi...

(Profitant d'un instant pendant lequel sa femme lui tourne le dos, Séraphin s'est prestement éclipsé. Mme Sagouin s'étant retournée constate avec stupeur sa disparition.)

Mme SAGOUIN. - Non, mais, si c'n'est pas une désolation! Le voilà qui s'est défilé à l'anglaise pour aller prendre son apéritif! (Amère.) Soyez donc gentille et attentionnée pour

votre mari... Rendez-lui son intérieur agréable... Voilà comment vous en êtes récompensée!

TITINE ET UGENE, en chœur. - Où c'qu'on va boulotter, à présent?

Mm SAGOUIN, de plus en plus furieuse. - C'est pas cher I pip'let, bien sûr! (A sa fille.) Prends la coupure de cent sous qui est sur la commode, Titine. et descends chez le charcutie: nous acheter pour une demi livre d'assortiment. N'oublie pas de lui dire qu'il ne te mette pas de pâté de foie... Quant à sa tête de cochon, j'n'en veux point non plus; elle me dégoûte...

(Titine, suivie d'Ugène, sentant que l'orage pourrait bien se terminer par une averse de gifles, s'esquivent silencieusement sans risquer la moindre observation.)

JO. VALLE.

UNE NOUVELLE DÉCOUVERTE



« Le pétrole, le gaz, l'acétylène et même l'électricité,

s'avouait le savant professeur Sémaphor Maboulowski, sont

devenus des moyens d'éclairage d'une navrante médiocrité

depuis que j'ai trouvé la sublime découverte qui va me per-

mettre de mettre du soleil en bouteilles. Seulement, avec le

temps détestable que nous subissons ici, il m'est impossible de tenter mon expérience. » Je suis obligé d'aller faire un

Suivi par lui, il s'installa en pleine brousse et déclara

« Maintenant que je me trouve face à face avec le soleil,

c'est le moment de lui emprunter son éclairage. » Il se mit

aussitôt à la besogne, et disposant sur le sol des pièges de

son invention, il réussit à capter un certain nombre de

rayons solaires. Il les emprisonnait au fur et à mesure dans

un tonneau au moyen d'un entonnoir. Quand le tonneau





voyage dans la grande banlieue. » Et Sémaphor, qui n'en était pas à un kilomètre près, s'embarqua pour le centre de l'Afrique. A peine le savant avait-il mis le pied sur le continent africain qu'il se dit : « Coltiner des bagages quand le thermomètre marque 70 degrés à l'ombre de mon galurin n'a rien de séduisant! » Il eut alors la chance de trouver dans Bamboula un nègre porteur idéal.



- Voulez-vous me permettre de joue dans votre cour?

- C'est pas la peine, allez, tous les locataires sont sourds...







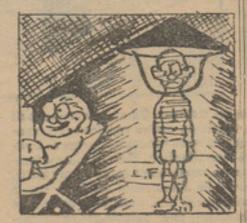
fut rempli, il le ferma avec une bonde, et, tournant le robinet de la cannelle, il s'occupa de mettre ses rayons en bouteilles. Cette opération terminée, il dit au nègre : « Surveille les appareils tandis que je vais aller cueillir des dattes, des cacahuètes et des bananes, pour le déjeuner. » Pendant son absence, ce gourmand de Bamboula porta le goulot d'une bouteille à ses lèvres et la vida complètement.



Dites donc, la pâche est fermée. - Ne l'eriez pas si fort, les poissons n'e savent rien.

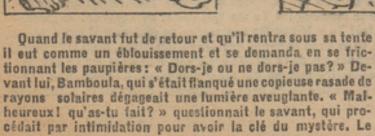






nègre lumineux avoua sans détours qu'il avait profité de l'absence de Sémaphor pour ingurgiter une bouteille de rayons solaires. Maboulowski le gronda pour la forme, car il avait déjà vu le parti avantageux qu'il pouvait tirer de ce noir intempérant, et le soir même, après avoir coiffé Bambouia d'un abat-jour, il le transformait en lampadaire pour lire son journal.







- Voyons, docteur, vous ne voudrie tout de même pas que je vous paie, puisqu vous m'avez soigné à l'œil-

LE SECRET DE LA BANDE DU LOUP - XXVII.

RÉSUME DES CHAPITRES PÉÉCÉDENTS — Un bandit, surnommé complices, Calville, gardien de l'asile, a été affecté à son service. Le par ses acolytes « Le Loup », Albert Duine, connaît un secret concernant Loup » sort la nuit à volonté. Ses acolytes, les « Louveteaux », réfugié un compagnon d'enfance, Bernard Loubadre. Ce dernier qui habite un en partie dans un pavillon proche de l'asile, ont été contraints de tuer sionnaire de l'asile d'aliénés de Charenton, à titre payant. Un de ses modeste partie de leur fortune et se disposent à disparaître.

somptueux hôtel, avenue du Bois, avec son complice le docteur Fary, un brigadier et un agent de police qui les avaient surpris. Loubadre ne s'est rendu possesseur de sa fortune, qu'en tuant au Brésil, le mil- et Fary se trouvent soupçonnés par un hôtelier de Saint-Mandé d'avoir 'ionnaire Zalaga. Duine a la preuve du crime et extorque de grosses commis ce crime. La police, d'autre part, soupçonnant une bande sommes à Loubadre, qui cherche à s'en débarrasser. « Le Loup », ne se d'être l'auteur du coup, Loubadre et Fary ont peur d'être vendus par sentant plus en sûreté dans sa maison de Saint-Mandé, devient pen- « Le Loup » s'il est arrêté. Ils parviennent à toucher trois million.







« Si nous sommes dénoncés, tant pis. Tous nos biens sombreront dans la tourmente. Si le cataclysme ne nous atteint pas, nous reviendrons et personne ne nous inquiétera. D'ici là, d'ailleurs, les événements auront marché. Nos domestiques ne trouveront pas notre absence anormale, nous les avons habitués à des actes plus originaux. Ce fut un bien. — Mais où vivrons-nous, pendant ce laps de temps? s'inquiéta Loubadre. - Pas dans cette boutique, rassure-toi! Assieds-toi sur ta malle, mon cher Bernard, et enlève ta veste ainsi que ton faux col. Je vais te camoufler. J'ai tout ce qu'il faut sur moi. » Il défaisait un petit paquet qui contenait des flacons et des pinceaux, ainsi qu'un rasoir mécanique. Bernard Loubadre, résigné, se laissa faire. En un rien de temps, le docteur Fary transforma complètement la physionomie de son ami, lui blanchit les cheveux et les sourcils avec un liquide clair, puis lui ajusta une petite moustache. Le millionnaire n'aurait pu être reconnu par le plus ancien de ses domestiques. Fary à son tour se grima et poussa

même le soin jusqu'à enlever au rasoir la presque totalité de ses sourcils. Satisfait de son œuvre, il questionna : « Es-tu content de moi? Vois-tu une imperfection quelconque dans mon œuvre? - Aucune, dit Loubadre, je n'ai pas de miroir et ne peux juger sur moi-même, mais en jugeant d'après ton visage, c'est abasourdissant. - Pas de miroir! ricana le docteur. Tu n'es pas ingénieux. Bien que délabrée, cette boutique a conservé ses vitres; or, comme elles sont doublées par la devanture, nous devons nous réfléchir dedans, comme si elle était la plus belle des glaces biseautées. Avance à l'ordre et contemple-toil » Il saisit une bougie et l'éleva à bout de bras. Bernard Loubadre se précipita, suivant le conseil qu'on venait de lui donner. Il demeura muet de stupéfaction. Il se sentait tellement à l'abri sous le camouflage du médecin, qu'il recouvra séance tenante sa gaîté et serra la main de Fary. « Il ne nous reste plus, dit ce dernier, qu'à quitter cette boutique, peut-être pour toujours. Laissons là nos malles. Il vaut mieux renoncer à tout notre linge.



« Nous en rachèterons d'autre. Allons, sors d'ici. Ces murs nous ont assez vus.» Loubadre ne se fit pas prier. Comme Fary venait d'exvrir la petite porte de la devanture, il s'élança et, courbant sa haute taille, passa sur le trottoir. D'instinct, il jeta un coup d'œil sur le boulevard désert et se sentit un peu plus rassuré. Le docteur le rejoignit à dix mêtres de là. Il venait de fermer soigneusement la porte du magasin. « Sur ce, quittons-nous! fit son ami. Pour que tu ne t'imagines pas que je te ache, voici les trois millions. Va dans n'importe quel hôtel de la rive droite. Rendez-vous demain à deux heures de l'après-midi, au cimetière Montparnasse, au tombeau des sergents de la Rochelle. » Et, laissant Loubadre ahuri, le docteur deloigna rapidement. Avec sa perspicacité habituelle, le docteur Fary avait fort sien deviné dans quelles transes vivait Albert Duine, depuis que l'assassinat du brigadier et de l'agent de police avaient été découverts. Pour une fois, la bande du Loup ne pouvait se vanter d'avoir mis les atouts de son côté. La police sentait qu'elle était sur la piste d'une association de malfaiteurs redoutables et elle faisait

tout pour parvenir à découvrir la vérité. L'un des plus fins limiers du quai des Orfèvres, avait été chargé de la direction de l'enquête. Roussel, ainsi s'appelait ce détective, venait justement de donner dans d'autres affaires la mesure de son habileté. Il procédait lentement, mais arrivait presque toujours à un résultat. Il ne reculait devant aucune fatigue et s'imposait les recherches les plus minutieuses. Son premier soin fut de se rendre sur les lieux du crime, que les indices recueillis jusqu'à présent, situaient à quelques mêtres à peine d'une entrée de l'établissement d'aliénés de Saint-Maurice, plus connu dans le public sous le nom de Charenton. Accompagné des agents du service d'identité judiciaire, il procéda à plusiours constatations importantes. On retrouvait sur le sol de l'impasse des traces de lutte. Certainement, le brigadier et l'agent avaient été tués là, vraisemblablement sur le coup, ainsi que le révélait l'autopsie des cadavres. Le médecin légiste avait déclaré que le crime ne pouvait émaner que de professionnels, habitués à manier le cou-







Roussel fit ausstôt une enquête au domicile des victimes. On ne leur connaissait aucun ennemi personnel. L'inspecteur de la Sûreté en arriva rapidement à conlure que les cyclistes avaient dû au cours d'une de leurs rondes nocturnes se trouver en présence d'un spectacle qui avait attiré leur attention. Mais ils étaient tomdes dans une embuscade. On le voit, le policier se rapprochait assez de la réalité. Continuant ses constatations, Roussel découvrit de nombreuses éraflures sur le nur de clôture de l'asile d'aliénés. Il se demanda s'il fallait chercher de ce côté t, s'étant présenté à la direction de l'établissement, pour obtenir des renseignenents, fut reçu par un fonctionnaire, qui lui dit : « Le personnel de l'asile ne peut u'être mis absolument hors de cause. Nos gardiens sortent quand ils le désirent, orequ'ils ne sont pas de service. D'autre part, ils exercent des fonctions très assuettissantes. Je réponds d'eux. Les traces que vous avez relevées sur le mur de clôure ont été produites, n'en doutez pas, par les sinistres personnages, qui errent, élas! dans ces parages et qui commettent toutes sortes de forfaits. Il est arrivé à es gardiens-chefs d'apercevoir, surtout en cette saison, des individus qui se réu-

nissent dans le parc attenant à l'impasse où le crime a été commis. L'endroit est tranquille et plus commode peut-être que le bois de Vincennes, pour des conciliabules et pour le partage d'objets volés. » Roussel n'insista pas davantage, sa réservant plus tard d'approfondir les révélations du fonctionnaire. Les traces relevées sur le mur, n'apportaient donc jusqu'à présent aucun éclaircissement. Dans son logement, Albert Duine avait été mis par Calville au courant des découvertes faites par la police. Comme son complice et gardien manifestait une nervosité visible, il crut devoir le menacer : « Tu me fais l'effet de flancher! Si jamais tu me vends, malheur à toi! Tu sais que les camarades ne plaisantent pas avec la trahison. Jusqu'à présent, tu ne nous as donné que des satisfactions, mais si tu mangeais le morceau, je ne réponds pas de ta vie. Ne crois pas, d'ailleurs, qu'en de telles circonstances, tu serais considéré comme un banal comparse. L'inculpation relevée contre toi serait plus grave que tu ne peux le supposer. Ce serait la guillotine. n'en doute pas. »

(A suivre.)

CECI INTÉRESSE

Tous les Jeunes Gens et Jeunes Filles et tous les Pères et Mères de Famille

Une occasion unique de vous renseigner de la façon la plus complète sur toutes les situations, quelles qu'elles soient, et sur les études à entreprendre pour y parvenir vous est offerte par

L'ECOLE UNIVERSELLE par Correspondance de Paris,

la plus importante du monde. Elle vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celle de ses brochures qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent :

Brochure Nº 411: Classes Primaires complètes, Certificat d'études, Brevets, C.A.P., Professorats. Brochure Nº 419: Classes Secondaires complètes, Baccalauréats, Licences (lettres, sciences, droit).

Brochure Nº 435: Toutes les Carrières Administratives.

Brochure Nº 450: Toutes les Grandes Ecoles: Normale Supérieure, Polytechnique, Centrale, Ponts et Chaussées, Mines, Navale, Coloniale, Saint-Cyr, Supérieure d'Electricité, Physique et Chimie, Arts et Métiers, Agriculture, Vétérinaires, etc... Institut agronomique, Electrotechnique, de Chimie appliquée, etc...

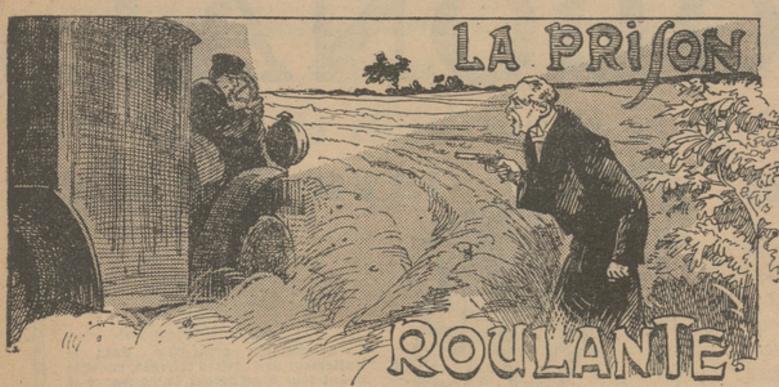
Brochure Nº 468: Carrières d'Ingénieur, Sous-Ingénieur, Conducteur, Dessinateur, Contremaître dans les diverses spécialités: Electricité, Radiotélégraphie, Mécanique, Automobile, Aviation, Métallurgie, Mines, Travaux publics, Architecture, Topographie, Froid, Chimie, Agriculture.

Brochure Nº 485: Carrières du Commerce: Administrateur, Secrétaire, Correspondancier, Sténo-Dactylo, Contentieux, Représentant, Publicité, Ingénieur commercial, Expert-Comptable, Comptable, Teneur de Livres. Carrières de la Banque, des Assurances et de l'Industrie Hôtelière.

Envoyez aujourd'hui même votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre absolument gracieux et sans engagement de votre part.

ECOLE UNIVERSELLE, 10, rue Chardin, Paris (16°)

The state of the s



Deux heures sonnaient lorsque Marcel Rodange fit donner à son mécanicien Sam Turn l'ordre de préparer le coupé électrique qu'il avait loué pour la durée de son séjour au Carlton-Hotel, à Chicago.

Comme il s'apprêtait à quitter son appartement pour aller retrouver son chauffeur, un domestique vint l'avertir que quelqu'un le demandait au téléphone.

Marcel se précipita vers l'appareil et ayant porté le récepteur à son oreille, il perçut une voix lointaine qui, d'un ton fort courtois, s'informait :

- Allô! Est-ce vous, monsieur Rodange? - C'est moi.

- Très bien. Avez-vous songé, monsieur, que de venir visiter nos installations métallurgiques afin de les comparer à celles que vous possédez en

France, étant une chose fort instructive pour vous, il s'ensuit, de ce fait, que vous contractez une dette vis-à-vis de notre cité?

— Est-ce une plaisanterie?

 Non pas, je suis trop sérieux pour cela, je vous prie de le croire. Je continue, répliqua l'anonyme interlocuteur. Or, si vos confrères, les maîtres de forges américains, ne songent pas a vous signaler ce détail, j'y ai pensé, moi qui ne suis pas millionnaire. C'est pourquoi je viens vous demander le paiement de ce que nous appellerons une taxe de séjour...

- Vraiment?

- Oui, pour vous, ce sera dix mille dollars. Mettez un chèque de cette somme dans une enveloppe que vous jetterez dans la cour par la seconde fenêtre de votre chambre à coucher. Un de nos hommes qui est en bas la ramassera. Vous reviendrez ensuite à l'appareil, ceci afin de vous ôter l'envie d'appeler, de téléphoner au bureau de l'hôtel ou à la police... Est-ce entendu?

- Jamais de la vie! protesta Rodange.

- Tant pis pour vous, gentleman! Je parle au nom du Syndicat des pickpockets de Chicago...

 Allez au diable avec votre Syndicat, coupa Rodange, exaspéré, en raccrochant le récepteur.

Vraiment, ces gens exagéraient, d'oser venir ainsi le ranconner! Il n'était pas de ceux qui se laissent facilement intimider, il le leur prouverait

Pourtant, une réflexion le calma. Il avait bien tort de se monter : sans aucun doute, son correspondant n'était autre qu'un fumiste désireux de s'amuser à ses dépens.

- Oui, ce doit être cela! conclut-il. Et, décidant de garder le silence sur cette affaire, Marcel Rodange sortit de

Devant la porte, le coupé électrique attendait. Sam Turn, le chauffeur, était à son poste, comme d'ordinaire.

Rodange monta en voiture en jetant l'adresse d'une maison amie où il se

Durant l'après-midi, il courut la ville, visitant des bureaux d'affaires, des vsines...

Au soir, ayant assisté à la représentation de l'Opéra, il quittait l'énorme salle de spectacle, quelque peu fatigué. Aussi, prenant congé de ses amis, regagna-t-il sa voiture.

A l'hôtel! ordonna-t-il.

Le coupé démarra rapidement sans

une secousse.

Marcel Rodange roulait ainsi depuis près d'un quart d'heure, s'étonnant de le pas être encore arrivé, il allait e pencher vers la vitre de la portière, tout embuée de brouillard, lorsqu'un sec déclic retentit. Aussitôt, des plaques de tôle surgissant des panneaux inférieurs de la voiture vinrent s'appliquer exactement sur la partie vitrée du véhicule. Les glaces des portières, celles le séparant du chauffeur et même l'étroite imposte ménagée à l'arrière du coupé, se trouvaient ainsi renforceés.

A présent, Marcel Rodange roulait

dans une espèce de cachot. La première minute de stupeur

passée, un cri de colère lui échappa. — Ah! c'est trop fort!

Et empoignant le tuyau acoustique le reliant au chauffeur, il demanda : - Eh bien, Sam, m'expliquerez-vous? - Je ne suis pas Sam, interrompit

tranquillement le conducteur. - Comment, vous n'êtes pas... - Je suis délégué par le Syndicat

des pickpockets de Chicago... - Quoi! vous avez osé vous emparer

de ma voiture! fit Rodange, absolument atterré.

- Cette voiture est à nous, bien qu'elle ressemble à celle de Sam Turn. uant à ce brave garçon, un de nos nommes, valet de pied à l'Opéra, ayant prévenu que votre ami John Robertson vous reconduirait, il est entré à son garage.

Rodange, ahuri, regarda autour de lui et à de petits détails, notamment lans le capitonnage, il reconnut, en effet, que ce coupé n'était pas le sien. - Mais enfin, que me voulez-vous?

demanda-t-il.

— Ce matin, on vous a réclamé dix mille dollars, ce soir, ce sera douze mille, vous comprenez, nous avons des frais!

- Vous êtes des canailles et vous n'aurez pas un sou.

- Alors ce sera tant mieux pour vos héritiers.

Déjà, Rodange saisissait la poignée de l'une des portières. Mais celle-ci ne fonctionna point et, au-dessous, il remarqua la plaque de métal d'une minuscule serrure.

Il était bel et bien enfermé. A cet instant un léger sifflement se fit entendre, partant du plafond. Cela provenait d'une étroite ouverture grillée.

Marcel Rodange, s'étant redressé, recula, suffocant, les yeux pleins de larmes.

Un gaz âcre d'une saveur piquante, absolument irrespirable, s'échappait de l'orifice, viciant rapidement l'air du coupé. Rodange tenta de l'obturer avec son mouchoir mis en tampon, mais la grille rendait la chose impossible.

Un instant, le maître de forges demeura haletant, ne sachant que résoudre. Allait-il donc se laisser asphyxier au fond de cette boîte roulante?

Soudain, sa main frôla la crosse du revolver placé dans la poche de sa pelisse. Alors, décidé à tout, il saisit l'arme et, appuyant le canon sur la serrure de la portière, il tira à quatre

Le coupé s'emplit du fraças des détonations et la serrure, disloquée, céda.

D'un furieux coup de pied, le maître de forges repoussa la portière, qui s'abattit. Puis, comme l'auto ralentissait, il sauta sur la route. Déjà, le chauffeur, comprenant que le coup était manqué, repartait. D'une balle bien envoyée, Rodange creva l'un des pneus d'arrière, et la voiture exécutant

une terrible embardée, vint s'écraser contre le mur d'une propriété voisine.

Quelques minutes plus tard, des passants accourus dégageaient le chauffeur de dessous les débris. Il avait le crâne ouvert. A la police, on eut tôt fait de l'identifier. C'était un nommé Hugues Brox, mécanicien ingénieux et repris de justice dangereux. A lui seul, il avait constitué le Syndicat des pickpockets de Chicago, lequel n'existait, comme bien l'on pense, que dans son imagination.

Quant à Marcel Rodange, il s'estima fort heureux d'en être quitte à si bon compte et ce n'est pas sans un certain frisson qu'il se rappelle maintenant PAUL DARCY. cette aventure.

BONNES PONDEUSES



- C'est des bien bonnes poules, allez! Pensez donc, elles ne pondent que des œufs frais.

Rhumatismes Névralgies Goutte Gravelle Artério Sclérose Obésité

Qui vout rester joune et éviter les rhumatismes, le durcissement des artères l'ensablement des reina, les varices et l'obésité doit éliminer l'excès d'acide urique. ce poison de notre organisme, et faire des cures régulières d'URODONAL.



" L'indication principale, dans le traitement de l'artério sciérose, consiste avant tout à empecher la haissance et le développement des lésions artériel-les A la période de présclérose. l'acide urique étant le seul facteur d'hyper-tension, on devra, avant toute autre chose, lutter énergiquement et fréquemment contre la rétention d'acide urique dans l'organisme en employant l'Urodonal »

Professeur FAIVRE. Prof de clin. Int. à l'Université de Politiers

Etabl Chatelain, 2, r Valenciennes, Paris et the pholes, Le flac fco 10,50, les 3 fco 30 fr

DIALIROL Bain carbo gazeux, toni-Anèmie, Dermatoses, Maladies de la femme, Arthritisme, Cardiopathies, L'étui franco 6 fr. 50, les 3 franco 18 francs.

LINYCOL Baume calmant: Rhuma-tismes, Goutte, Lumbago, Né vraigles. La boite fee 6 fr. 50, les 3 fee 18 france

Apprenez sur piese ou par correspendance le

aux Ctablissements JAMET-BUFFEREA PROGRAMME GRATUIT 96, Rue de Rivoli, PARIS

SVCC SIMMADIAN'IL envoyée a l'essai, vous soumettrez de près ou de loin quelqu'un à votre volonté. Demandez à M = GILLE, 469, rue de Tolbiac. Paris, sa brochure gratuite N. 78.



on SOCIETE, à la NOCE, PARTOUT. Nouveau Catalogue général de Farces, Attrapes, Surprises, Tours de cartes, Prestidigitation, Magie, Hypnotisme, Chansons, Monologues, Librairie ultra-comique. AMUSEMENTS de TOUTES SOR-TES. - Ce Superbe Catalogue illustré, 100 pages, 200 dessins désopilants, 8000

lignes de lecture comique, procurera à chacun des milliers d'heures joyeuses. Envoi franco contre UN FRANC.

Mom GOBIN, 31, rue N .- D .- de Nazareth, PARIS (39)

PERSONNE ayant dans sa Famille ou parmi ses Amis

des GOUTTEUX, GRAVELEUX OU RHUMATISANTS

a interêt à lire Brochure du Dr DAVYSONN. adressée fco PHARMACIE NORMALE. 19, rue Drouot, Paris.



Demandez les Catalogues de Farces, Attrapes, Surprises pour Soirées, Diners et pour Noces - Articles de Physique et de Prestidigitation - Chansons, Monologues Pièces de Comédie pour Salons, Familles et Sociétés -Librairie Amusante, Agricole et Médicale, Liores utiles et de Jeux, Magie, Magnétisme, Hypnotisme, etc., etc.



Envol contre 0.75 en timbres - H. BILLY, 8. rue des Carmes, Paris 56 MAISON FONDEE en 1808

Belles Mentres de Précision à 12 fr. Pr. homme 12f | avec cadran 18f | Pour 20f et garconnet 12. | lumineax 18. | dame 20f dame 23fr. | Qual. sup. 21 fr. | Qual. sap. 23fr. Gar. 5 ans. P. un achat de 3 montres, réduct. 4 f March. 36 h. Echange admis. A chaque montre, UNE CHAINE gratuite. C. remb'. Horlog. E. MASCHA, 153, rue Ordener, Paris (188).

l'hypnotisme pour réussir en tout Notice O tr. 50. P. FILIATER libraire, Cosne (Allier).

guerit les maux d'estomac. GASTERAL 10 fr. fco. Laboratoire de Médecine Appliquée, 180, Bd Voltaire, Paris.



MANDOLINES & VIOLONS

livrés avec nos Méthodes pour apprendre SEUL N'achetez point sans consulter notre Catalogue spécial. Bon Marché, Fabrication soignée, Modèles perfectionnés envoi fo contre 0-75. Ste de la Gaité Foo, 65, Faub. St-Denis, PARIS

LUXE 10'



sonorité est garantie, vous pouvez, jeunes et vieux, sans connaissances musicales, jouer les airs les plus mélodieux. Medèle N° 1, 10 fr. 6d Medèle, 12 fr. Supér. 16 fr. Centre Rembeurs' Mon E. KASCHA, 153, R. Ordener, Paris

SOURIRE DIEN RIRE MINUX MAIS se tordre littéralement est un plaisir que vous aurez si vous dem. mes Catalogues No 4. CHAUVEL, 9, rue du Terrage, PARIS. ECRIRE N'ENGAGE A RIEN. ECRIVEZ TOUS. Catalogue contre 0 fr. 25.



VAINCUE sans retour. Paul SUARD, Spéc.,



S'AMUSER, RIRE A LA FÊTE, A LA NOCE, EN RÉUNION
La Société de la Gaîté Française, 65, Faubourg St-Denis, Paris
envole contre 1 fr. Nouvel Album 250 pages avec gravures com lques. Farces. Physique
Amusements de tim sortes. L'Hypnotisme à la portée de ts. Propos gais. Art de
plaire. P' appr. seul tim danses. Sciences Occultes. Secrets d'Ateller comprenant
trucs et tours de mains de timétiers. P' déf. ses Intérêts par la loi. Se créer une
position ou l'améliorer. Chans. Monol. Pièces de théâtre. Accessoires de Cotillon



MAMANS INQUIETES

de la TOUX de BÉBÉ ou de sa COQUELUCHE

Si vos enfants ont du rhume, de la grippe, de la bronchite, de l'enrouement, de la laryngite, ou de la coqueluche, si vous hésitez justement à leur faire absorber des remèdes, voici une médication simple et efficace qui les soulagera de suite et les guérira bientôt, tout en préservant leur entourage des risques de la contagion:

Dans un bol d'eau bouillante, versez quelques gouttes d'Essence RHINOL, et faites-leur-en respirer les vapeurs bienfaisantes, leur Toux, leur Bronchite, leur



Coqueluche, leur Enrouement n'y résisteront pas.

Ce qui est vrai pour les enfants, l'est aussi pour les grandes personnes, évidemment, et au moindre rhume, au moindre enrouement, essayez donc et vous serez soulagé de suite et rapidement guéri.

En outre, pour le rhume de cerveau et la migraine, il existe une OUATE RHINOL aux mêmes principes qui s'emploie en boulettes dans les narines et qui est bien plus active et plus agréable que toutes les vaselines ou huiles mentholés ou goménolées. Enfin, il existe aussi

les "Pastilles RHINOL" aussi efficaces qu'agréables, qui vous permettront de soigner votre rhume à tout instant de la journée.

On trouve le dans toutes pharmacies et chez le préparateur

Docteur E. DUBAT, 80, faubourg Saint-Denis, Paris. Demandez brochure et renseignements gratis.

6 fr. 50 2 fr. » Pastilles..... 2 fr. 75

Ajouter pour Port Recommandé : O fr. 50 pour OUATE et PASTILLES et 1 fr. pour ESSENCE RHINOL.







Penurie qui cependant n'est guère patiente écoute les paroles furieuses du gérant avec stupéfaction. « C'est vraiment la première fois, pense-t-elle, qu'un homme est me tenir un tel langage. Je suis donc devenue une chiffe, que je me laisse faire ainsi sans protester? Après tout, ce bonhomme est bien mon patron. Mais je ne dois pas me laisser monter sur les arpions et il faut que je me défende. Je ne puis tolérer qu'il s'exprime aussi cavalièrement avec moi, tout piéton qu'il est. Sûr qu'il ne se doute pas qu'il a affaire à une personne qui n'entend pas qu'on lui manque de respect. Je sens que je vais lui rentrer dans le chou. Mais c'est positif, si personne

ne me retient, je ferai certainement un malheur.» Pénurie recule afin de prendre son élan. Elle ne se doute pas que derrière elle se trouve un baquet plein d'eaux grasses. Elle perd l'équilibre et tombe à la renverse. » Le lâche, glousse-t-elle, il m'a poussée. Il mériterait qu'on l'attrape par la peau du cou et qu'on lui fasse subir le même sort qu'à moi. Je comprends qu'il a voulu me supprimer et me noyer. Je sens l'humidité m'envahir. C'est dans la flotte qu'il m'a jetée, ce gredin. On ne viendra donc pas à mon secours? »







L'infortunée Pénurie a eu à peine le temps de formuler ces quelques mots qu'elle part complètement à la renverse et qu'elle tombe dans le baquet, en sorte que ses formes plutôt rondes épousent les parois du vaste récipient. « Ignoble personnage, clame-t-elle, comment avez-vous eu l'audace de me traiter de la sorte? Je ne sais ce qui me retient de vous coller un marron sur le coin de la cafetière. Ou plutôt si, je sais très bien ce qui me retient, c'est le fond de ce baquet. Il enserre mon arrière-rain étroitement et j'ai l'impression que je suis rivée là, jusqu'à la fin de mes

jours.» Pénurie ne se rend pas compte qu'elle n'est pas seule à souffrir de la catastrophe et que le liquide peu ragoûtant dans lequel elle barbotte, vient de Jaillip sur les témoins de la scène, ainsi que sur le gérant. « Mince, crie ce dernier, je ne m'attendais pas à recevoir une douche pareille. Ça n'embaume précisément pas et je crois qu'après cette aventure, je ferai bien de me parfumer. » Les autres personnes sont également furieuses.

Toutes se précipitent sur Pénurie pour lui dire ce qu'ils pensent de sa conduite.





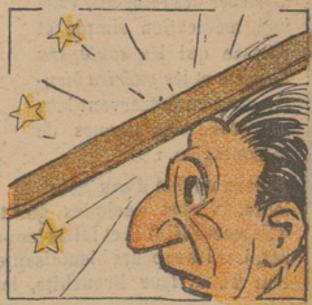


La femme d'Achille Costaud a senti venir l'attaque et se dresse en sursaut. Elle ne veut pas être attaquée en traître. « Lâches! hurle-t-elle, vous êtes tous des âches! Vous profitez de ce que je suis dans la mélasse jusqu'au cou, pour vous permettre d'esquisser une offensive brusquée contre moi. Mais vous ne savez pas que j'ai des trésors d'énergie et que vous me trouverez toujours prête à riposter à seux qui veulent me mettre knock-out. » Elle réussit en effet à se redresser. Les caux grasses coulent sur le sol, mais le baquet dans lequel la grosse femme est

encastrée, reste fixé sur l'énorme derrière de Pénurie. Une grosse barre de bois se trouve là. Pénurie la saisit et la brandit en disant : « Ah! ah! bande de froussards, vous ne vous attendiez pas à me voir prendre des armes pour me défendre! Je vous jure que je casserai la figure du premier qui m'approchera. Je suis très calée dans le maniement du bâton et je n'hésiterai pas à me faire respecter. Tenez-vous-le pour dit.» Elle décrit des moulinets aussi vite qu'èlle le peut avec la barre, et ceux qui l'entourent s'enfujent épouvantés en criant.







Ils ne peuvent aller bien loin, car la foule s'attroupe tout de suite. « Elle est folle, dit un monsieur, pour moi, elle vient de s'échapper de l'asile d'aliénés. Je ne comprends pas comment la police laisse des personnes aussi dangereuses en liberté ur la voie publique. On devrait intervenir le plus vite possible et ne pas laisser les cassants exposés à recevoir des mauvais coups.» Justement, deux policemen qui ont une ronde entendent ce reproche qui leur est très sensible. « Il faudrait peut-ire intervenir, déclare l'un d'eux, ça doit être une femme bandit, une souris d'hôtel. — Tu en as de bonnes, réplique l'autre, la souris est un peu forte, c'est un élé-

phant! » Ils commencent toujours par sortir leurs revolvers et les braquer sus Pénurie. Puis, ils se frayent un passage à travers la foule, en criant : « Haut les mains! » Les gens s'écartent, de peur de recevoir des coups. Pénurie grommelle : « Allons bon, voilà que les flics s'en mêlent. Vaut mieux pas faire de rouspétance, ils seraient capables de m'abîmer le physique. » Elle joint le geste à la parole et abandonne avec rage l'énorme barre qu'elle tient à la main. Elle vient choir sur le crâne du gérant qui s'exclame : « Ah! le chameau! »

(A suivre.)

COLLECTION D'AVENTURES

A NOS LECTEURS

A la suite d'un accident de machines qui a provoqué une sérieuse perturbation dans le tirage de la Collection d'Aventures, nous prions nos chers Lecteurs de bien vouloir excuser le retard apporté à sa mise en vente, et de réclamer à leur libraire, chaque semaine, les volumes n'ayant pas paru aux dates fixées, notamment le n° 338, LES CHIENS POLICIERS (suite du TOUR DU MONDE DE GASPARD BRAS-DE-FER).